

Un mariage en Puisaye

25 juillet 1930

Alors que sonnaient six heures à l'horloge comtoise de la salle, Martin se leva, tandis que Louis et Marie, ses parents, dormaient encore dans leur chambre. Il prit garde de ne pas réveiller André, son petit frère, dont le lit était situé à l'autre bout de la pièce. Le jeune homme habitait à Fâchin, un petit village situé près de Château-Chinon. Les Jacquinet tenaient une ferme au hameau des Bordes. Ils y possédaient des champs et quelques bêtes. Il fit chauffer du lait sur la cuisinière puis avala son bol de café. D'ici une demi-heure, il attellerait la jument pour se rendre en Puisaye. En effet, le lendemain, son ami Norbert, originaire lui aussi du Morvan, devait épouser Léonie et, bien que Sainte-Colombe soit à une journée de route de Fâchin, Martin, qu'il avait désigné comme garçon d'honneur, était heureux de remplir cette fonction.

Quelques années auparavant, Norbert était parti travailler dans la ferme des Godart, des cousins éloignés. Ceux-ci lui avaient promis un salaire fort intéressant et le jeune homme n'avait pas hésité à s'établir là-bas, au hameau des Guittons plus exactement. Un soir d'hiver, lors d'une veillée, il avait rencontré Léonie Rameau, la fille de fermiers voisins des Godart, et à présent, il l'épousait et s'installait définitivement dans la région.

– Sois très prudent mon garçon, dit Marie qui sortait de sa chambre. Et salue pour nous les parents de Norbert. Dommage qu'ils soient partis avant-hier, vous auriez fait la route ensemble.

Martin retint un sourire. Décidément, sa mère ne changerait jamais. Il venait d'avoir vingt-deux ans, avait « fait son armée », mais elle le traitait encore comme un petit garçon. Cela l'énervait parfois, certes, mais il adorait

Traditions de Puisaye

son intelligence et son courage. Elle avait su affronter Jeanne, sa grand-mère, pour imposer sa façon de vivre à la ferme. Jeanne... La vieille dame était décédée l'hiver précédent. Très fatiguée par une vie bien remplie, faite de labeur et parfois de chagrin, elle s'était endormie un soir et ne s'était pas réveillée.

« Le moment est venu de rejoindre mon Dédé », prétendait-elle depuis plusieurs semaines.

Son époux était décédé d'une mauvaise grippe en août 1906¹. Ensuite, Jeanne avait repris le cours de sa vie, épaulé son fils Louis et sa bru, et choyé ses petits-enfants. Cette maîtresse femme avait laissé un grand vide dans la ferme.

– J'adorerais venir avec toi, s'écria Madeleine, la sœur de Martin, en sortant de la chambre autrefois occupée par Jeanne. J'aime beaucoup Norbert et ça va être une belle fête, j'en suis certaine ! En plus, on ne va jamais nulle part avec Papa et Maman ! Vivement que je me marie, moi aussi !

Le garçon adorait cette petite sœur, de deux ans sa cadette. Vive et énergique, la jeune fille séduisait tous ceux qui la rencontraient, pas seulement parce que son visage éclairé par des yeux noisette et encadré par de longs cheveux châtain faisait d'elle une gamine agréable à regarder, mais aussi parce qu'elle dégageait une extraordinaire et contagieuse joie de vivre. Même sa grand-mère, pourtant si à cheval sur les convenances, ne pouvait s'empêcher de rire à ses plaisanteries.

– Cesse de dire des bêtises, ordonna gentiment Marie. Tu n'as que vingt ans et tu as la chance d'être institutrice. Tu as bien le temps ! Profite de ton instruction pour ne pas céder aux balivernes du premier gars qui te fera du charme. Tu sais, si tu te maries, il se peut que ton époux exige que tu renonces à ton métier pour élever vos enfants. À mon époque, c'était comme ça. Je me souviens de Mademoiselle Dumoulin, ma maîtresse d'école. Elle a cessé d'enseigner au lendemain de ses noces.

¹ Voir *Traditions du Morvan, Enterrement dans le Morvan*

Traditions de Puisaye

Martin éclata de rire. Marie avait toujours rêvé de faire de ses aînés des instituteurs. En effet, dans ces petits villages de campagne, c'était quelque chose de devenir enseignant ! Il n'y avait qu'à voir comment ceux-ci étaient respectés par les gens. Quand le maître passait, les hommes retiraient leur chapeau et le saluaient. Tout ce qu'il disait était parole d'évangile et l'on ne pouvait qu'admirer son instruction. Mais Martin préférait les travaux de la ferme. Il avait toujours aimé accompagner son père dans les champs et, durant la guerre, sa mère et Jeanne avaient dû batailler pour qu'il aille régulièrement à l'école, alors que lui aurait nettement préféré faire les foins, les moissons et les labours avec elles. Madeleine, heureusement, avait étudié d'arrache-pied afin d'obtenir son certificat d'études, puis ses parents s'étaient saignés aux quatre veines pour qu'elle puisse aller à l'École Normale de Nevers¹. Là, elle avait passé son brevet élémentaire, au grand dam de Jeanne qui clamait à qui voulait l'entendre que ce n'était pas convenable pour une dame de « partir à la ville » et qu'il aurait mieux valu qu'elle s'établisse avec « un bon mari » comme sa mère. Elle avait ainsi exaucé les vœux de Marie et enseignait à présent à l'école de filles de Fâchin, tandis que Martin se plaisait à travailler chez les fermiers alentour qui l'embauchaient à tour de rôle.

Lorsque le jeune homme arriva à Sainte-Colombe, la nuit était déjà tombée. Il devait coucher chez l'oncle de la mariée, en compagnie de Norbert et de ses parents. Il emmena la jument à l'écurie, lui donna à boire, prit son baluchon et, fatigué, rejoignit son ami qui, tout excité, l'attendait avec impatience. Après le souper, tandis que les deux gars restaient dans la salle pour dormir, Norbert déboucha une bouteille de cidre.

1 L'École Normale d'institutrices ouvre ses portes le 5 novembre 1883 avec 26 élèves-maîtresses. Les locaux ne sont pas terminés, il manque beaucoup de matériel d'enseignement, la bibliothèque ne contient qu'un très petit nombre d'ouvrages et le nombre des professeurs qualifiés est insuffisant. En 1885 les choses s'améliorent ; l'effectif est au complet tant en ce qui concerne les élèves qu'en ce qui concerne les professeurs, et les études sont de qualité. Les deux écoles annexes sont complètement installées, ont un effectif suffisant et l'instruction générale des élèves-maîtresses est complétée par des stages d'éducation professionnelle.

Traditions de Puisaye

– Quand je pense que demain soir, je serai l'époux de cette beauté, lui dit-il en brandissant son verre. Les jaloux ont beau jeu de la critiquer. Moi, ses courbes généreuses et son petit nez pointu me rendent fou. Je vais tâcher de me reposer ce soir parce que je ne sais pas de quoi la nuit prochaine sera faite, ajouta-t-il en riant. Allez au lit.

Puis il souffla la flamme de la lampe à pétrole. Quelques minutes plus tard, les deux camarades dormaient.

Le lendemain matin, Martin rejoignit les jeunes gens de la noce devant le domicile de Léonie, où se pressait déjà une foule nombreuse. Ceux-ci devisaient gaiement, heureux de se retrouver pour l'occasion. Ils l'accueillirent comme un des leurs et l'invitèrent à prendre place vers eux. Un peu plus loin, d'autres gars, munis de fusils, attendaient également la formation du cortège. Le garçon apprit que ceux-ci étaient des *billardiers* et qu'ils étaient là car l'époux venait d'une autre région que la mariée. Soudain, des cris retentirent dans l'assistance. Norbert arrivait au bras de sa mère. Il s'approcha des *billardiers* et leur tendit des pièces¹. Les gars, pour le remercier, tirèrent en l'air des coups de feu. Un grand silence se fit lorsque la porte de la maison s'ouvrit et que Léonie en sortit, accompagnée par ses parents. Elle portait une robe blanche ornée de dentelles et un voile immaculé recouvrait ses cheveux soigneusement relevés en chignon. Derrière elle, se tenaient quatre jeunes filles en robes roses, ses demoiselles d'honneur.

– Finalement tu vois, elle est pas si moche que ça, même si c'est une *gigasse*², murmura le père du fiancé à l'oreille de sa femme. Il suffit qu'elle soit bien attifée.

– De toute façon, ce n'est pas toi qui l'épouses, mais notre gamin, répondit-elle sèchement. On ne lui demande pas d'être belle mais honnête,

¹ Afin qu'une « billarde » soit tirée, le marié ou ses parents doivent donner aux jeunes gens qui la tirent une certaine somme d'argent. Cette somme est moins considérée par eux comme une générosité que comme un dû.

² Femme très grande et très maigre

Traditions de Puisaye

économe et aimable. Moi, j'attends de voir si elle va rendre notre fils heureux. J'aurais tellement préféré qu'il ne quitte pas notre Morvan ! Il aurait été beaucoup mieux avec la petite Madeleine Jacquinot, j'en suis certaine. Mais, une fois de plus, il n'en fait qu'à sa tête.

On forma le cortège. Martin se retrouva au bras de l'une des demoiselles. Elle lui confia qu'elle se prénommeait Augustine et qu'elle habitait à la Motte, un autre hameau de Sainte-Colombe. Elle était venue au mariage avec un couple d'amis et n'était pas mécontente de pouvoir enfin s'amuser sans « chaperon ». Elle avait trois ans de moins que Martin. Il sourit car elle lui rappelait par certains côtés sa sœur. La fille n'était pas particulièrement jolie, mais son charme était indéniable. Il adorait son sourire et son petit air mutin. Le garçon se dit que sa compagnie durant le mariage serait sans doute fort agréable. Cela le rassura car, ne connaissant pratiquement personne, il avait peur de s'ennuyer pendant le repas et le bal. Le cortège démarra et se dirigea vers la mairie. Certains restèrent dehors pour discuter ou fumer un cigare car, de toute façon, le bâtiment ne pouvait pas contenir toute la noce. Une fois l'échange des vœux accompli, on se rendit à l'église. Préalablement, les *billardiers* avaient dressé devant l'édifice une table chargée de liqueurs et de pâtisseries.

L'émotion fut à son comble quand le curé prononça les vœux. Juste après l'élévation, le bedeau¹ invita les pères des deux époux à s'approcher de l'autel. Ceux-ci encadrèrent les mariés et étendirent au-dessus de leur tête un long voile blanc. Un cierge brûlait à côté de chacun d'eux. Le prêtre prononça alors un « oremus »² et renouvela la bénédiction du mariage. La mère de Norbert fixait, angoissée, la bougie placée près de son fils. Heureusement, celle-ci semblait brûler normalement et ne tremblait aucunement, tout comme celle de Léonie d'ailleurs³. Soulagée, elle se remit

¹ *Employé laïque préposé au service matériel, dans une église.*

² *Prière autrefois en latin*

³ *La flamme de ces deux cierges indique ce que sera la vie des époux durant leur mariage : si elle brûle normalement, la sérénité régnera dans le foyer, mais si elle « tremblote », des tourments sont à craindre.*

Traditions de Puisaye

à prier.

Une fois la cérémonie achevée, alors que les mariés sortaient sous les acclamations de la foule, les *billardiers* tirèrent de nombreux coups de fusil. Mais soudain, l'un d'eux, jetant son arme, se précipita vers la mariée. Sans même que son époux ait le temps de réagir, il lui prit le bras pour la conduire vers la table.

– Venez belle Léonie, lui dit-il sous les regards amusés de la foule. Votre mari est un bon à rien qui ne vous mérite pas. Et puis, c'est pas un gars d'*cheu'* nous, celui-là !

Mais alors qu'il s'apprêtait à lui offrir un gâteau, le jeune homme s'avança vers lui et lui tendit une pièce. Aussitôt, le gars salua la mariée puis rejoignit ses camarades.

– Heureux d'avoir pu te reconquérir, ma chérie, clama bien fort Norbert pour qu'on l'entende.

Tout le monde applaudit et on s'empressa de faire honneur aux pâtisseries et aux liqueurs que servaient les *billardiers*, ravis d'avoir été conviés à la fête qui suivrait.

– Je ne suis jamais allée dans le Morvan, avoua Augustine à Martin, alors qu'ils buvaient leur verre. C'est loin. Peut-être que j'aurai l'occasion d'y aller un jour, qui sait ?

En disant cela, elle braqua sur lui ses yeux gris et lui sourit. Le jeune homme allait répondre, mais une autre demoiselle d'honneur s'avança vers eux.

– On rentre pour manger, annonça-t-elle. Viens Augustine, on doit escorter Léonie chez elle.

Le cortège se reforma, les mariés en tête, et l'on retourna chez les parents de la jeune épousée, après avoir défilé dans les rues du village, au son de la musique d'un *violoneux*². Norbert et sa femme demeureraient avec eux en

1 *Chez nous*

2 *Joueur de violon*

Traditions de Puisaye

attendant d'avoir assez d'argent pour s'acheter une petite maison dans les environs.

En arrivant, alors qu'elle ouvrait la porte, Léonie vit un balai, couché en travers, qui lui barrait le passage. Elle hésita, mais finalement, releva sa robe pour l'enjamber et le repoussa avec son pied, sous les yeux amusés des jeunes. Elle remarqua que sa mère lui jetait un regard courroucé :

– Eh bien mon cher gendre, je vous plains. De mon temps, les mariées, non seulement ramassaient le balai, mais en plus, elles l'utilisaient en pénétrant dans la maison. Je suis désolée, mais je pense que ma fille ne sera pas la bonne ménagère que vous attendiez ! De toute façon, depuis toujours, je suis obligée de la houspiller pour qu'elle balaye dans les coins.

Au lieu de réprimander son épouse, Norbert la prit par la main et lui dit :

– Ma chérie, si tu ne fais pas bien le ménage, j'espère que tu sauras me faire bien d'autres choses... la cuisine, par exemple, ajouta-t-il après un petit silence malicieux.

Sa belle-mère, qui avait compris l'allusion, posa, outrée, une main sur sa poitrine et se hâta de gagner la cuisine, tandis que les gens, tour à tour, embrassaient Léonie. Certains même lui offraient un petit cadeau, un mouchoir, un vase ou bien encore de la vaisselle pour compléter son trousseau.

Ces préliminaires accomplis, on prit place à table. Martin fut heureux de constater qu'on l'avait placé entre Augustine et une autre demoiselle d'honneur prénommée Juliette, une jolie petite brune au sourire radieux. Celle-ci lui jetait des regards si coquins que le garçon ne savait plus où se mettre. D'ailleurs, il remarqua qu'Augustine semblait morose. Cela le fit intérieurement sourire. Quand il parlait à l'une, l'autre détournait les yeux. Jamais dans le Morvan, et malgré ses nombreux succès auprès de la gent féminine, il n'avait vécu des moments aussi délicieux. Les plats se succédaient, les verres aussi, autant de cidre que de vin, et Martin ainsi que ses voisines s'en donnaient à cœur joie. Et ça chantait, et ça riait ! Mais trêve de plaisanterie, c'était au tour du garçon d'honneur d'accomplir la

Traditions de Puisaye

tâche qui lui était allouée.

Il se leva donc de sa chaise, un peu éméché, puis se glissa sous la table, que l'assemblée martelait de ses poings.

– La jarretière ! La jarretière !

On le vit alors surgir à côté de la mariée, montrant triomphalement un long ruban rose bordé de dentelle.

– Tu n'en as pas trop profité, j'espère ? demanda Norbert en riant. N'oublie pas que tu es le premier à caresser la cuisse de ma femme. Moi, je ne l'ai encore jamais fait.

Léonie rit en songeant à ces longs après-midis où, échappant à la vigilance de sa mère, elle rejoignait son fiancé dans les prés. Heureusement, ils avaient eu beaucoup de chance que « rien n'arrive » avant le mariage.

Ensuite, Martin découpa la jarretière et, une tasse à la main, distribua les morceaux aux invités, qui, en échange, lui donnaient une pièce. Lorsque la quête fut achevée, le garçon d'honneur regagna sa place et l'on poursuivit le repas.

– Quelle jolie dentelle ! minauda Augustine en caressant son morceau de jarretière. Je veux la même pour mon mariage !

Martin fit semblant de ne pas avoir entendu. Pour lui, qui avait l'habitude de batifoler, le mariage ressemblait à une prison. Dans quelques années peut-être, il serait prêt à prendre femme. Mais, pour l'instant, aucune donzelle, à Fâchin, ne lui avait donné envie de convoler. De toute façon, la seule qui lui plaisait et pour qui il éprouvait des sentiments était déjà mariée à un bûcheron et demeurait à Château-Chinon. Son mari lui faisait très peur car il buvait et avait le poing facile, mais le jeune homme ne manquait jamais une occasion de la retrouver. Tout était bon pour s'aimer : les bois tapissés de pervenches en été et les granges désertées en hiver. Parfois même, lorsqu'ils étaient sûrs que l'époux était parti pour la journée, il se hasardait à la rejoindre chez elle, une maison un peu à l'écart du village.

Lorsque arriva l'heure du dessert, on frappa à la porte et quatre jeunes

Traditions de Puisaye

gens entrèrent, portant sur un brancard un petit garçon, le neveu de Léonie. Celui-ci tenait un vase clos dans ses mains. Ils se dirigèrent vers la mariée.

– Voici votre cadeau, chère Madame, dit l'un d'eux en lui tendant l'objet.

Celle-ci enleva le couvercle. Au même moment, l'un des porteurs souffla dedans et un fin duvet blanc s'échappa, laissant voir une ample provision de dragées, que Léonie s'empressa de distribuer à ses invités.

– La chalande ! La chalande¹ ! crièrent alors les invités en martelant les tables de leurs poings.

Alors Norbert et sa femme se levèrent, puis entonnèrent un duo d'amour qu'ils improvisèrent à merveille.

Au repas succéda un bal. Des musiciens étaient venus et jouaient de l'accordéon.

Tandis que les jeunes « sautraient² », les plus âgés attendaient avec impatience les tangos. Augustine, tristement, regardait Martin enlacer Juliette dans une valse langoureuse. Elle buvait une liqueur en laissant couler ses larmes et regrettait d'avoir accepté l'invitation de son amie. Elle n'avait qu'une hâte : que la fête se termine pour rentrer chez elle. Mais ce n'était pas encore pour maintenant car les noces ne devaient prendre fin que le lendemain soir. Perdue dans ses pensées, elle sursauta quand elle sentit une main se poser sur son bras.

– Tu viens danser ? l'invita Martin.

– Ta cavalière t'a laissé tomber ? lui demanda-t-elle un peu amèrement.

– Je pense qu'elle a mieux à faire que danser avec moi, lui répondit-il, montrant Juliette en train d'embrasser à pleine bouche un grand gaillard qui faisait partie du groupe de musiciens. Allez viens.

Et il l'entraîna au son d'un tango. Enivrée autant par l'alcool que par le bonheur, Augustine posa sa tête sur l'épaule de Martin. Pendant ce temps, les mariés s'étaient éclipsés. Peu à peu, les invités rentraient chez eux. Les

¹ À l'origine, les jeunes mariés chantaient cette chalande, perchés sur un arbre.

² Sautillaient en dansant

Traditions de Puisaye

vieux, fatigués, étaient partis depuis longtemps. Vers cinq heures du matin, un garçon frappa dans ses mains et s'écria :

– C'est l'heure de la *rotie* !

Il tendit à Martin un grand seau qui contenait du vin sucré¹ et tous les jeunes partirent dans la nuit à la recherche des mariés. Ils parcouraient en tous sens les rues de Sainte-Colombe en chantant. Augustine et ses amies, complètement ivres à présent, sautillaient en criant :

– Léonie ! Norbert ! Montrez-vous !

Finalement, ils arrivèrent devant une petite maison dont les volets étaient restés ouverts. C'était là que demeuraient Lucette et Paul, l'un des couples de la bande. Ceux-ci s'étaient mariés au printemps dernier et avaient prêté leur chambre pour l'occasion. Une lueur faible brillait à l'intérieur. Sur l'une des marches se trouvait un morceau de dentelle blanche provenant du voile de la mariée.

– C'est ici ! hurla Gérard, le frère cadet de Léonie. On y va !

Alors le groupe se précipita dans la maison dont la porte n'était pas fermée à clef. Les jeunes tirèrent du lit les nouveaux époux qui n'avaient pas dû beaucoup dormir. Ils protestèrent en riant, menaçant d'appeler les gendarmes. Paul sortit des verres du vaisselier en chêne et l'on se mit à déguster le vin sucré. La fatigue commençait à se faire sentir, tandis que l'aube pointait son nez. Augustine avait posé sa tête sur l'épaule de Martin.

– Tu veux qu'on aille marcher un peu ? murmura ce dernier à l'oreille de sa compagne, qui accepta volontiers.

Tous deux s'éclipsèrent et, main dans la main, marchèrent jusqu'à la sortie du village, qu'ils dépassèrent. À un moment donné, ils s'arrêtèrent. Martin enlaça la jeune fille et lui donna un baiser. Ils pénétrèrent dans une grange isolée. Là, ils se laissèrent tomber dans le foin et, grisés de fête et d'alcool, s'adonnèrent au plaisir jusqu'à ce que sonne l'angélus de sept heures au clocher. Il était temps de retrouver les invités pour poursuivre la

¹ *Le sucre, en Puisaye, joue un grand rôle dans les noces. Avant les mariages, les jeunes font ample provision de sucre pour en mettre dans le vin.*

Traditions de Puisaye

noce. Le repas de midi aurait lieu, cette fois, chez les Godart, puisqu'il était impossible de faire le retour de nocces¹ dans le Morvan. Cependant, celui-ci avait été soigneusement préparé par la mère de Norbert.

1 *Repas se déroulant chez les parents du marié, au lendemain du mariage.*